



## Petits propos sur la mort

### Avec l'aide de Rilke, Blanchot et les autres

Jean Depotte



©Hélène Depotte. *Mythologies. La mort et l'enfant.*

***Il semble, qu'en dehors de tout système religieux et moral, l'on soit conduit à se demander s'il n'y a pas une bonne et une mauvaise mort. Une possibilité de mourir authentiquement, en règle avec la mort, et aussi une menace de mourir mal, comme par mégarde, d'une mort inessentielle et fausse, au point que toute la vie pourrait dépendre de ce rapport juste, de ce regard clairvoyant dirigé vers la profondeur d'une mort exacte. Quand on réfléchit sur ce souci d'une juste mort et ce besoin de lier le mot mort et le mot authenticité, l'on voit qu'elle a et qu'elle a eu pour Rilke une double origine : mourir fidèle à soi-même et mourir fidèle à sa mort.***

### Mourir fidèle à soi-même

Ce vœu a sa racine dans une forme d'individualisme à laquelle Nietzsche a donné ses titres d'orgueil. Lui aussi voudrait mourir de sa mort : de là le crédit qu'il accorde à la mort volontaire. « Il meurt de sa mort, victorieux, celui qui l'accomplit [...] mais haïe... est votre mort grimaçante qui s'avance en rampant comme un voleur ». Mourir soi-même, d'une mort individuelle, individu jusqu'à la fin, unique et indivisé : on reconnaît là le noyau dur, qui ne veut pas se laisser briser. On veut mourir, mais à son heure et à sa manière. On ne veut pas mourir comme n'importe qui d'une mort quelconque.

Le mépris de la mort anonyme, du « on meurt » est l'angoisse travestie que fait naître le caractère anonyme de la mort. Ou encore on veut bien mourir, cela est noble, mais non pas décéder. Rilke exprime cette pensée que l'on peut mourir, salué par une mort nôtre, familière et amicale. Il ne rencontre pas seulement l'angoisse sous la forme pure du terrible, il découvre aussi le terrible sous la forme de l'absence d'angoisse, de l'insignifiance du quotidien.

*Il est évident qu'en raison d'une production intense, chaque mort individuelle n'est pas aussi bien exécutée, mais d'ailleurs cela importe peu. C'est le nombre qui compte. Qui*



*attache encore du prix à une mort bien exécutée ? Personne.  
Même les riches qui pourraient s'offrir ce luxe, ont cessé de  
s'en soucier ; le désir d'avoir sa mort à soi devient de plus  
en plus rare. Quelque temps encore, et il deviendra aussi  
rare qu'une vie personnelle.*  
Les cahiers de Malte Laurids Brigge

Nietzsche avait déjà dit qu'« il n'y a pas de plus grande banalité que la mort ».

La mort comme banalité, où la mort elle-même se dégrade en nullité vulgaire ; ce moment où elle se révèle telle qu'elle est aussi, lorsque mourir et faire mourir n'ont pas plus d'importance que de « boire une gorgée d'eau ou de couper une tête de chou ». Chacun disparaît hâtivement, produit anonyme, objet sans valeur, à l'image de notre société de consommation. Mais peut-être, cette neutralité n'est-elle qu'une forme provisoire. Non.

Le « bourdonnement anonyme » du mourir n'est nullement la faute des temps. En tous temps, tous nous mourons comme des mouches que l'automne jette dans les chambres, où elles tournoient aveuglément dans un vertige immobile, tapissant tout à coup les murs de leur sottise morte. Jadis, l'on savait que l'on contenait sa mort comme le fruit son noyau ; les femmes la portaient dans leur sein, les hommes dans leur poitrine. On l'avait bien, sa mort, et cette conscience vous donnait dignité et fierté silencieuse.

Les grandes individualités de la Renaissance ont affirmé avec la tranquille innocence de leur orgueil mais aussi avec une grande naïveté que nous devons faire de notre vie et de notre mort une affirmation somptueuse de notre personne.

Rilke n'est ni sûr de lui, ni de son œuvre. L'art est un chemin vers soi-même et peut être aussi vers une mort qui serait nôtre. Quand on regarde les images qui servent à soutenir la pensée de Rilke l'on voit bien qu'il cherche à faire de notre fin autre chose qu'un accident qui surviendrait du dehors.

*La mort est là. Non celle dont la voix les a merveilleusement salués  
dans leur enfance, mais la petite mort comme on la comprend ici, tandis  
que leur propre fin pend en eux comme un fruit aigre, vert et qui ne mûrit pas...  
Car nous ne sommes que la feuille et l'écorce.  
La grande mort que chacun porte en soi, elle est le fruit autour duquel tout change.*

Il ne doit pas y avoir mort pour moi au tout dernier moment, mais mort dès que je vis et dans l'intimité et la profondeur de la vie. La mort fait partie de l'existence. Elle vit de ma vie, dans le plus intérieur. Nous engendrons notre mort, nous mettons au monde l'enfant mort-né de notre mort. La mort existe, mais de quelle forme d'existence ? Quelle relation s'établit entre celui qui vit et le fait de mourir ? On pourrait croire à un lien naturel, on pourrait penser que, par exemple, je produis ma mort comme le corps engendre le cancer. Même si cet événement est une réalité biologique, il faut toujours par delà le phénomène organique, s'interroger sur l'être de la mort. L'on ne meurt jamais seulement de maladie, mais de sa mort.

Mon intimité avec la mort semble inapprochable. De cette intimité, que je ne puis approcher, je demeure responsable ; je puis, selon un choix obscur, mourir de la grande mort que je porte en moi, mais aussi de cette petite mort, aigre et verte dont je n'ai pas su faire un beau fruit, ou encore d'une mort d'emprunt et de hasard :

*... ce n'est pas notre propre mort, mais l'une qui nous prend à la  
fin seulement parce que nous n'en n'avons mûri aucune.*

Mort étrangère et qui nous fait mourir dans la détresse de l'étrangeté. Il faut que ma mort me devienne toujours plus intérieure : qu'elle soit comme ma forme invisible, mon geste, le silence de mon secret le plus caché. J'ai quelque chose à faire pour la faire, j'ai tout à faire, elle doit être mon œuvre, mais cette œuvre est au-delà de moi, elle est cette partie de moi que je n'éclaire pas, que je n'atteins pas et dont je ne suis pas maître. La mort serait donc l'indigence que nous devons combler, la pauvreté essentielle, « l'absolu manque d'aide qui a besoin de notre aide ».

Soutenir, façonner la tâche, telle est la tâche. L'image de la lente maturité du fruit, nous suggère l'idée d'un travail sans hâte, le sentiment que le plus court chemin est une faute s'il nous conduit vers ce que nous voulons atteindre sans nous faire atteindre ce qui dépasse tout vouloir. La patience est ici



essentielle ; elle est l'épreuve de l'impatience, son acceptation et son accueil. Sa manière de faire est mystérieuse, la tâche qu'est pour nous la formation de notre moi nous le laisse deviner.

Certes, la mort est immanente dans la vie mais cette immanence n'est pas donnée, elle est à accomplir. Une telle tâche ne consiste pas seulement à maîtriser par un acte patient l'étrangeté de notre mort mais à obéir à ce qui nous dépasse et être fidèle à ce qui nous exclut.

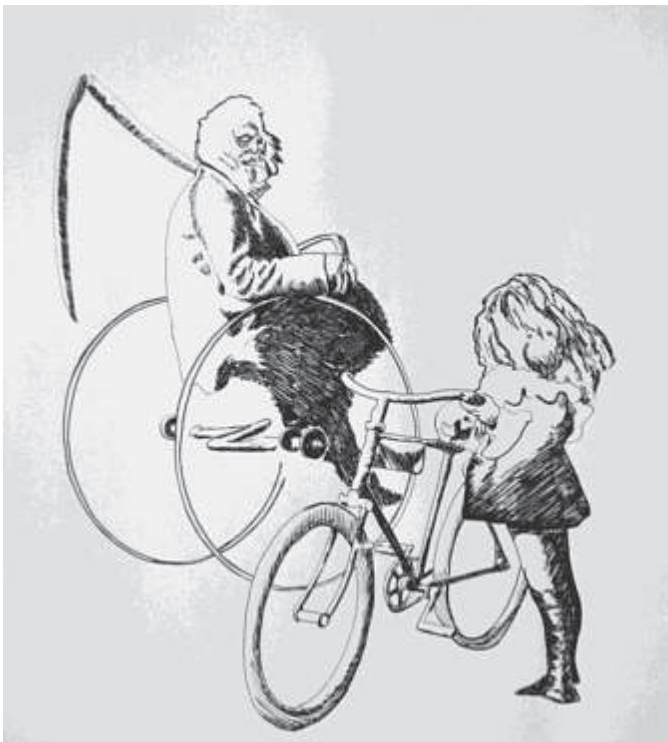
## Mourir fidèle à la mort

L'angoisse de la mort anonyme, l'angoisse du « on » meurt et l'espoir du « je » meurs, où se retranche l'individualisme orgueilleux et naïf, nous invitent à donner notre nom et notre visage à l'instant de mourir.

Rilke ne veut pas mourir comme une mouche dans la sottise bourdonnante, il veut avoir sa mort et être salué par cette mort unique. Dans cette hantise du « moi » qui veut mourir « moi », reste un besoin d'immortalité de telle sorte que ma mort soit le moment de ma plus grande authenticité, celle vers laquelle je m'élançais, qui n'est propre qu'à moi. Cependant, Rilke dépasse l'angoisse de perdre son « moi ». Il pense aussi à l'expérience suprême que représente la mort dont la peur nous éloigne et qui s'appauvrit de cet éloignement. Les hommes reculent devant la part obscure d'eux-mêmes, ils l'ont exclue et ainsi, elle leur est devenue étrangère et ennemie. Ils se dérobaient par un constant divertissement. Cela fait de notre vie un désert de peur. Notre vie est appauvrie par cette mauvaise crainte. Par cette pauvre crainte qui rejette obstinément la mort en dehors de nous. Il ne faut donc plus que je maintienne mon moi jusque dans la mort mais il me faut l'élargir jusqu'à la mort, m'exposer à elle, l'inclure, la regarder comme vérité secrète. Parviendrons-nous à ne plus regarder la mort comme l'étrangeté incompréhensible et apprendrons-nous à l'attirer dans la vie ? Ce souci est pressant !

Les bouddhistes tibétains disent qu'au moment final de la mort, la conscience se dissout en vacuité. A la fin de cette dissolution se révèle « la claire lumière fondamentale » c'est-à-dire la nature fondamentale de l'esprit. Si le mort n'a pas eu dans sa vie l'expérience, même minime de cette « claire lumière », il n'aura pas la force de s'y reconnaître, sa conscience avide, effrayée et violente cherchera à la fuir et il retombera dans le cycle des existences. C'est à une semblable purification que Rilke nous invite.

Confiance dans la vie et, au nom de la vie, dans la mort ; si nous refusons la mort, c'est comme si nous refusons les côtés graves et difficiles de la vie, comme si de la vie, nous ne cherchions à accueillir que les parties minimes. « Qui ne consent à l'effrayant de la vie, qui ne la salue pas avec des cris d'allégresse, celui-là n'entre jamais en possession des puissances indicibles de notre vie, il reste en marge, il n'aura été, quand tombe la décision, ni un vivant ni un mort ».



En renforçant notre familiarité confiante dans la mort à partir des joies et des splendeurs les plus profondes de la vie, nous cherchons surtout à apprivoiser notre peur. C'est notre épouvante qui crée l'épouvante. C'est la force de notre exclusion qui, lorsqu'elle survient, nous impose l'horreur d'être exclu de nous. Il ne s'agit pas de mettre la mort au pinacle mais de tenter une réconciliation. En nous sentant en confiance avec cette obscurité, nous l'éclairons. Mais la réalité et la force qui nous dépassent, en se mettant à notre mesure risquent de perdre la signification de leur démesure et de se dissoudre en une intimité fade. « Contentez-vous de croire qu'elle est votre amie, votre amie plus profonde, peut être la seule, que notre conduite et nos

©Hélène Depotte. *Mythologies. La mort et l'enfant.*



incertitudes n'égareront jamais. Jamais ». Pour qu'elle soit « l'éveilleuse », il faut qu'elle soit « l'étrangère ». On ne peut à la fois se rapprocher de la mort et espérer qu'elle nous apprenne la vérité du lointain. Rilke ajoute que « la mort n'est pas au-delà de nos forces ; elle est le trait de mesure au bord du vase : nous sommes pleins chaque fois que nous voulons l'atteindre, et être remplis signifie pour nous être lourds, c'est tout ».

La mort est ici le signe d'une existence pleine, la crainte de mourir serait crainte de ce poids par lequel nous sommes plénitude et authenticité, elle serait la préférence tiède pour l'insuffisance. Le désir de mourir exprimerait donc au contraire un certain sentiment de plénitude, l'aspiration vers l'autre bord, l'élan du liquide qui veut remplir le vase. Mais atteindre le bord est-ce assez ? « Déborder » c'est la secrète passion liquide, celle qui ne connaît pas de mesure. Et déborder ne signifie pas la plénitude mais le vide, l'excès au regard duquel le plein est encore en défaut.

Telle est la condition humaine : ne pouvoir se rapporter qu'à des choses qui nous détournent d'autres choses et, être, en tout, présent à soi, et dans cette présence, n'avoir chaque soi que devant soi, séparé d'elle par ce vis-à-vis et séparé de soi par cette interposition de soi-même. Je terminerai par cette « prière » de Rilke : « Donne-moi la mort qui ne soit pas la mienne, mais la mort de personne, le mourir qui soit vraiment issu de la mort, où je n'aie pas à mourir, qui ne soit pas un événement — un événement qui me serait propre, qui n'arriverait qu'à moi seul — mais l'irréalité et l'absence où rien n'arrive, où ne m'accompagnent ni sens, ni détresse, mais le pur abandon de tout cela ».